

# LIVRES / POCHES

**Théo Casciani.**  
trip et deuil  
Dans les limbes  
d'un jeu vidéo létal

Par ÉRIC LORET

**I**l y a un séisme, dont les répliques secouent tout le texte. Une soirée chemsex avec rooftop sur la Tate de Londres, mais qui pourrait aussi bien être à «Taiwan, New York, Rome, Paris» – tant le narrateur de *Rétine* (P.O.L., 2019) nous a habitué à son cosmopolitisme de «nepo baby» esthète. Il y a une drogue, nommée INSULA, qui propulse dans un jeu vidéo létal et dont on agonise en pleurant du sperme. Mais il y a beaucoup plus dans le second roman de Théo Casciani, 31 ans : une nouvelle façon de dire le monde et soi-même, avec la dérisión et la poésie de l'ère digitale, rendant compte de nos rapports écratiques et réséautiques à autrui. Ceci sans affectation ni démonstration, en moraliste du XXI<sup>e</sup> siècle qui ne s'aime pas (le livre s'ouvre sur «Bien» et se clôture sur «mal») : «Pour ma part, j'ai toujours refusé de considérer que les gens qui me séduisent peuvent suffire à me caractériser.» Et de fait, il serait difficile d'assigner *Insula* («ile» en latin) à quelque chose de déjà connu. Le voyage est entièrement neuf, en état d'exception : «Un homme déguisé en biche menace de se faire sauter. Une fusillade démarre. Le mouvement approche et je ne sais pas où aller.»

C'est dans un futur proche où l'extrême-droite est au pouvoir, et le narrateur un provincial déraciné : «Je suis tout ce qu'on leur a appris à abominer, et croyez-le ou non, je comprends très bien qu'on ait envie de me buter.» Dans ce monde renversé, Elon Musk cite l'écrivaine féministe Kathy Acker, le narrateur est fasciné par une sorte de Charlie Kirk et «tout le monde devient son propre média». L'avatar de Casciani a pour devise «god bless em» (du surnom des ados punk «émotifs» de l'an 2000) mais son tee-shirt se retrouve tagué d'un «CAN-CEL ME» («annule-moi») par un garçon rencontré dans l'orgie qui ouvre le récit.

*Insula* fonctionne aussi comme un «lore», terme de gaming désignant le monde hors-champ du jeu vidéo. Car il n'est pas le livre qu'il devait être tout en l'étant, tel un ruban de Möbius. La fiction initiale se retrouve en effet rattrapée par la mort du père de l'auteur en 2024. Les pages décrivant l'hôpital, l'impuissance face à l'inélectable, les médecins qui «ont l'air aussi intelligents qu'immatures», les décisions à prendre, le refus des soignants d'accélérer la mort en épargnant des souffrances, sont d'une rare puissance : «Les corps qu'on croise là sont ceux qu'on ne montre jamais. C'est la réalité.»

Pour ceux qui attendaient le roman queer promis par les premières pages, ils seront déçus mais auront tout de même l'occasion de rire (jaune). Par exemple avec une scène où Bardella mate avec concupiscence le narrateur dans un TGV, ou la façon dont les notions de droite et de gauche ne reposent plus désormais que sur un «jeu» ironique : «Les chats sont de droite et les chiens de gauche, [...] Dustan [l'écrivain culte gay décédé en 2005] et les algorithmes de droite, les accents et l'ASMR de gauche, la méthode, de droite, et la douleur, de gauche.»

**THÉO CASCIANI** *INSULA*  
P.O.L., 160 pp., 18 € (ebook : 12,99 €).

GUILLAUME PERILHOU  
LA COURONNE  
DU SERPENT  
Points, 224 pp., 8,70 €.



«Celui que je cherchais depuis des années m'est apparu ce matin ; il aura fallu traverser la Hongrie et la Russie avant de le trouver ici, enfin. Il s'appelle Björn – je crois savoir l'orthographe –, venu accompagné de sa grand-mère qui, je l'ai compris d'emblée, veut faire de lui une célébrité.»

## Billy the Kid en version anar La vie brève du hors-la-loi fictionnée par Eric Vuillard

Par PHILIPPE LANÇON



Paul Newman dans «Le Gauchier» d'Arthur Penn. PHOTO COLL. CHRISTOPHEL, RNB

**B**illy the Kid a vécu, mais il n'existe pas. On ne sait presque rien de lui, sinon qu'il a volé des choses et des chevaux, tué des hommes et qu'il est mort à 21 ans, le 14 juillet 1881 à Fort Sumner (Nouveau-Mexique), tué par le shérif et ancien homme de main Pat Garrett. Toute biographie est donc un conte. Eric Vuillard l'invente, après tant d'autres, de Borges à Michael Ondraa, en passant par Morris et Goscinnny. Il le fait selon sa perspective politique habituelle, en lutte contre les trois gorgones : capitalisme, colonialisme, libéralisme. D'un côté, l'alacrité du ton; de l'autre, le sens du combat. C'est l'empreinte de l'écrivain. Elle rappelle (un peu) le cinéma contestataire américain des années 1960 et 1970, où la figure de Billy inspira deux films mémorables : *Le Gauchier* d'Arthur Penn, *Pat Garrett et Billy the Kid* de Sam Peckinpah.

**«Tout est à nous.»** Voici donc Billy, tout jeune, après son premier meurtre, imaginé en détail : «Un enfant marche dans la poussière. Il traîne autour des fermes, réclame un bout de pain. Le plus souvent, il repart sans. Billy dit maudire bien des hommes. La main tendue apprend quelque chose, on ne l'oublie jamais.» Billy selon Vuillard n'est plus, ou plus seulement, un pauvre petit voyou issu d'un monde violent, c'est le porteur malgré lui d'une morale anar-

chiste : «Nos richesses sont faites pour génir. Il n'y a rien de plus repoussant que l'abondance. Tout est à nous. Les biens des autres nous appartiennent. Ce qui n'est pas à nous nous appartient depuis toujours. Je suis ce paquet de linge qui traîne chez le blanchisseur, cette jument est à moi, ce beau costume m'appelle, ma main se tend, je veux déchirer quelque chose. D'ailleurs, ne faut-il pas les voler pour vraiment savoir ce que sont les choses?» La conquête et les luttes pour le territoire, dans ce Far West de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, concentrent les turpitudes et la violence de l'Amérique. Un passage résume le lieu que cette vie édifiante de Billy tisse entre le rêve américain et son personnage : «Le desperado est la figure dépravée du self-made-man, il en est l'illustration, mais inaccomplie. Il n'arrive à rien. Il part de trop bas. Il est venu au monde trop tard. Il est l'homme résultant moderne, et c'est pourquoi il se livre tout entier, éperdu. Et puisque la société n'est jamais rien d'autre que la confrontation de ses principes, aussitôt la concurrence dégénère en tueries, la liberté se dérelate en crimes, et l'histoire de l'Amérique sera un scénario de Frank Capra joué par des voleurs.» Billy incarne «la fausse monnaie de nos rêves». Les événements actuels ne semblent pas donner tort à ce constat.

On suit sa fiction dans toutes ses aventures réelles (Vuillard s'est informé autant qu'il est possible), depuis son pre-

mier crime jusqu'à son dernier jour et l'histoire fantomatique de son frère survivant. On assiste à la fameuse guerre du comté de Lincoln, qui opposa deux clans pour la possession de terre et bétail, Billy étant du côté des perdants, puis fuyant jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les passages les moins convaincants abusent du mélodrame social, comme dans les romans populaires du XIX<sup>e</sup> siècle. Le meilleur est dans certaines images et les portraits à charge des «dominants», véritables caricatures à la Daumier : «Le shérif Brady avait de petits yeux morts, une face rubiconde. Son parfum d'oignon frit, ses mèches repliées sur les oreilles, et sa moustache en poils de castor lui donnaient l'air de jouer dans un cirque. Tout son être s'agglutinait autour du goulot des bouteilles de whisky que lui fournissait Dolan, et à travers son allure de somnambule on devinait les efforts sincères du gouvernement pour établir une justice impartiale au Nouveau-Mexique.»

**Détails inexplicables.** Les chapitres sont brefs. Un d'eux s'intitule «Histoire de l'enfance». Borges avait écrit en 1935, une *Histoire universelle de l'enfance*. On y lit, entre autres, l'histoire de «l'assassin désintéressé Bill Harrigan», «de futur Billy the Kid». Borges a rebaptisé le personnage pour effectuer une variation virtuose, saturée de détails surprenants et inexplicables, sur un thème : celui du gamin tueur qui «pendant sept années fort dangereuses, [...] s'offrit ce luxe : le courage». Mais, pour le style, Vuillard fait surtout penser à Marcel Schwob, l'auteur des *Vies imaginaires*, qui influença d'ailleurs Borges. Dans sa préface, Schwob écrivait que «la science historique nous laisse dans l'incertitude sur les individus. Elle ne nous révèle que les points par où ils furent attachés aux actions générales». L'art, lui, «est à l'opposé des idées générales, ne décrit que l'individuel, ne désire que l'unique. Il ne classe pas ; il déclasse». Eric Vuillard fait une expérience digne d'un savant fou : créer l'enfant de Schwob et de Marx (ou de Proudhon); un récit où l'individuel, l'unique, tout en fleurissant par le détail, la vitesse, nourrit des idées générales ; une vie imaginaire charpentée par l'idéologie. ♦

**ÉRIC VUILLARD** LES ORPHELINS.  
UNE HISTOIRE DE BILLY THE KID  
Actes Sud, 176 pp., 20,90 €.

